

tivent la canne qui le fournit au reste du globe, ce n'est guère que pour la sucer. Quoique les tabacs soient communs dans l'île, on y fume le chanvre de préférence. Il n'y sert qu'à cet usage. C'est avec les feuilles et l'écorce intérieure de quelques arbres que sont fabriqués le fil, la toile, les filets, les cordages. Le coton annuel et le coton arbrisseau y sont excellents. Rien n'est comparable à son coton soie pour l'éclat et pour la finesse; mais, comme son duvet est trop court et son fil trop cassant pour être employé dans les étoffes, il n'a servi jusqu'ici qu'à remplir des oreillers et des matelas. Sa soie n'est ni belle, ni abondante, et des mûriers nains forment la nourriture des insectes qui la produisent. Des bois assez ressemblans à ceux de campêche et du Brésil, de nombreuses racines s'offrent de toutes parts pour la teinture; cependant l'indigo obtient des soins très-suivis, parce que la couleur qu'il donne est généralement préférée. Des simples qui se reproduisent d'eux-mêmes sont les seuls secours accordés aux infirmités, dont la lèpre est la plus commune.

A ce tableau, très-ressemblant à ceux des aborigènes qui ont été fidèles à leurs anciens usages, il faut ajouter quelques traits particuliers aux Battas, vraisemblablement les plus Sumatranais de tous, et parce qu'ils n'habitent pas les côtes, et parce qu'ils ne naviguent jamais, et parce que les étrangers ne se sont jamais établis au milieu d'eux.

Ce peuple occupe, sur les bords d'un grand lac, de vastes plaines entre deux chaînes de montagnes. C'est la partie de l'île la plus découverte et la mieux cultivée. La multitude s'y nourrit de maïs et de patates; les grands vivent principalement de riz. On réserve la viande pour les occasions importantes, et la chair de cheval est toujours préférée. Tous ou presque tous les habitans y savent lire, y savent écrire: sorte d'éducation très-rare dans les sociétés à demi-sauvages, et trop souvent négligée parmi les nations, même les plus civilisées.

Là sont punis de mort les hommes convaincus d'adultère, et les femmes simplement rasées et vendues comme esclaves. Cette différence dans le châtiment est une suite du préjugé généralement reçu, qu'un des deux sexes a une force suffisante pour dompter ses passions; privilège que la nature a refusé à l'autre.

C'est la seule contrée de Sumatra dont les habitans soient anthropophages. Leur rage s'étend également et sur les prisonniers de guerre, lorsqu'ils ne peuvent être échangés, et sur les criminels condamnés au dernier supplice, lorsqu'ils sont hors d'état de payer une amende de quatre-vingts piastres. Les uns et les autres sont attachés à un poteau et percés à coups de lance. A peine ont-ils expiré, qu'on fait rôtir leurs membres encore palpitans, et qu'on les dévore.

Les Battas sont partagés en un grand nombre

d'un siècle. Si, durant ce long période, le trône d'Achem fut souvent ébranlé par les dévastateurs de l'Inde, ces conquérans, de leur côté, se virent plus d'une fois assiégés dans Malacca, l'établissement le plus important qu'ils eussent formé à l'est de l'Asie.

Les soins qu'exigeaient ces guerres interminables détournèrent les souverains d'Achem de l'attention qu'ils auraient due à l'intérieur de leurs provinces. Cette négligence laissa prendre un grand accroissement à la féodalité qui s'y était plus ou moins anciennement glissée. Les nobles se permirent de fortifier leurs demeures et de s'y entourer de troupes. Dépouillés de ces moyens de résistance lorsque l'autorité se trouvait vigilante et ferme, ils ne manquaient jamais de les recouvrer sous les règnes orageux ou faibles. Pour sortir de cette alternative fatigante de soumission et d'indépendance, leur ambition les décida à faire passer la couronne aux femmes. Après cette révolution, douze d'entre eux conduisirent les affaires; et toutes les résolutions publiques devaient sortir du conseil qu'ils avaient formé. Ce gouvernement bizarre dura depuis soixante ans, lorsque la dernière reine mourut en 1700. Son neveu lui succéda après quelques légères commotions; mais alors l'état avait beaucoup perdu de son importance.

Sa capitale, qui porte aussi le nom d'Achem, est située, à deux lieues de la mer, dans une vaste

vallée formée par deux chaînes de hautes montagnes. Comme les édifices publics et particuliers y sont généralement séparés par des haies vives, la circonférence en est beaucoup plus grande que ne l'exigerait sa population. Les hautes marées, les inondations annuelles ont réduit tous les habitans sans exception à placer sur des piliers de six à sept pieds leurs maisons formées de branches de bambou entrelacées, et couvertes de feuilles de palmier. La cité n'est défendue que par ses marais, mais l'habitation du prince, qui en est à quelque distance, est entourée d'assez fortes murailles et d'une artillerie plus nombreuse que bien disposée. La rivière, qui conduit à ce grand marché, a plusieurs branches, qui toutes manquent d'eau dans la mousson sèche; et les vaisseaux, durant cette partie de l'année, sont obligés de jeter l'ancre hors de son embouchure dans une excellente rade formée par un assez grand nombre de très-petites îles.

Le royaume est très-peuplé. Les habitans en sont plus grands et plus vigoureux que leurs voisins; ils ont aussi plus de sagacité, plus d'instruction et plus d'énergie. La supériorité de leurs qualités physiques et morales dut originairement venir de la multitude d'étrangers qui se mêlèrent aux aborigènes. Ce premier levain a conservé un peu de sa fermentation, parce que les ports de cette contrée ont continué à être fréquentés de préférence aux autres ports de l'île.

La plupart des productions, la plupart des manufactures éparses dans le reste de Sumatra se retrouvent à Achem, et s'y retrouvent perfectionnées. Il sort en particulier de ses ateliers des toiles de coton, des étoffes de soie, des ouvrages d'orfèvrerie, dont la consommation est très-étendue.

Les Achemois furent autrefois des navigateurs hardis et expérimentés. Les victoires que remportèrent leurs aïeux sur l'élément des tempêtes sont encore de nos jours le sujet le plus ordinaire de leurs chants et de leurs discours. Cependant leurs expéditions se sont peu à peu réduites à un cabotage plus ou moins animé autour de l'île. Les voyages de long cours sont tombés aux nations qui avaient perfectionné l'art de construire et de diriger les navires.

Le mahométisme, et le mahométisme surchargé de rites, est la religion des Achémois. Leurs lois criminelles furent autrefois et sont encore aujourd'hui atroces. La loi n'oppose aucune barrière à l'autorité du souverain héréditaire; mais ses volontés sont souvent contrariées par l'ambition des grands vassaux et par les caprices de la multitude. Il n'a, ainsi que les nobles, de revenu fixe qu'une assez faible mesure de riz que chaque propriétaire de terre est obligé de lui fournir. Les douanes, les péages, quelques branches d'un commerce exclusif peuvent seules le mettre en état de fournir à ses besoins personnels, de fournir aux dépenses publiques.

Pris dans son ensemble, Sumatra fournit aux nations des objets de quelque importance. L'or y fut toujours abondant, et l'est encore. Les Malais, établis en force partout où il se trouve, se sont arrogé le droit exclusif de le ramasser. Quelquefois ils en demandent aux torrens qu'ils ont détournés, et quelquefois à la terre qu'ils fouillent à la profondeur de cinq à six pieds; mais c'est principalement des sables pris dans les rivières qu'ils l'obtiennent. Comme il se trouve dans un état parfaitement métallique, il suffit de le dégager des particules de roche blanche ou de marbre qui s'y trouvent réunies. L'exportation annuelle s'en peut élever de mille à quinze cents mares. Elle aurait été beaucoup plus considérable, si les Hollandais n'eussent échoué dans les tentatives, plusieurs fois renouvelées, d'ouvrir dans cette contrée des mines selon les principes reçus dans le reste du globe.

L'ancien et le nouvel hémisphère demandent également à Sumatra son poivre; aussi y est-il cultivé dans toutes les parties de l'île dont le sol et l'exposition lui sont favorables. De toutes les productions destinées pour l'étranger, c'est celle qui occupe le plus de bras, et qui procure le plus d'aisance. On fait tous les ans quinze ou vingt chargemens de cette épicerie, et le nombre en augmenterait encore, si ceux qui lui vouent leur travail devenaient jamais plus intelligens ou plus laborieux.

Le camphre est une huile ou résine volatile et pénétrante. L'arbre qui la donne s'élève à la hauteur du chêne; ses feuilles, disposées alternativement sur les rameaux, sont minces, luisantes, ovales, terminées en pointe, et exhale, lorsqu'on les froisse, une odeur de camphre. Les fleurs, ramassées en bouquets, sont blanches, composées chacune de six pétales courts, au milieu desquels est un pistil entouré de neuf étamines; il devient, en mûrissant, une petite baie noirâtre de la grosseur d'un pois, et remplie d'une amande huileuse. Toutes les parties de l'arbre contiennent du camphre; mais on en retire une plus grande quantité du tronc, et surtout des racines. Pour cet effet on le coupe par tranches qu'on met avec de l'eau dans un vase de fer; la chaleur du feu allumé au-dessous fait élever le camphre, qui s'attache au chapiteau; il est ramassé avec soin et envoyé en Hollande, où on le purifie par une nouvelle distillation: tel est le camphre de la Chine et du Japon.

Celui qu'on tire de Sumatra est beaucoup plus parfait, et coûte trois ou quatre cent fois davantage; l'arbre qui le produit n'est pas encore bien connu des botanistes. On sait seulement qu'il s'élève moins que le premier; ses pétales sont moins allongés, son fruit plus gros, ses feuilles plus épaisses et moins odorantes. Pour en extraire le camphre on n'a point recours au feu; mais, après avoir fendu le tronc en éclats, on sépare cette

substance toute formée et logée dans les interstices des fibres, tantôt grumelée, et tantôt figurée en lames ou en grains, plus recherchés à mesure de leur volume et de leur pureté. Chaque arbre donne environ trois livres d'un camphre léger, friable et très-soluble, qui se dissipe à l'air, mais beaucoup plus lentement que celui du Japon et de la Chine.

Le camphre qui nous vient de ces deux dernières nations n'est que très-rarement employé intérieurement, parce qu'il porte à la tête. Son emploi dans la médecine paraît borné à dissiper les tumeurs, à arrêter les progrès de l'inflammation. Il en est tout autrement de celui de Sumatra, qui fortifie l'estomac, dissipe les obstructions, et augmente l'activité des autres remèdes auxquels il est joint.

L'arbre connu sous le nom de *benjoin* a des feuilles rudes, ridées, et d'une odeur très-forte. Il sort d'une semence ronde, brune, et de la grosseur d'un pois. Peu de temps lui suffit pour atteindre à la hauteur et au diamètre dont il est susceptible. On fait alors, pendant sept ou huit ans, seulement à son écorce, des incisions, d'où découle une gomme ou résine plus abondante et meilleure au nord qu'au midi de l'île. En Europe, elle tient lieu d'encens dans plusieurs temples, et y est de quelque ressource pour la médecine. Les Asiatiques, principalement les Arabes et les Persans, s'en servent pour parfumer leurs maisons.

de petites tribus, toutes très-jalouses les unes des autres. Aussi les combats sont-ils comme journaliers entre leurs peuplades. Celle qui croit avoir quelque injure à venger commence à tirer à poudre seulement sur les villages dont elle est mécontente. Si dans trois jours on ne lui propose pas un accommodement qui lui convienne, les hostilités commencent. La tête ou la queue d'un cheval sont toujours l'étendard des deux partis. Ils ont un fusil, un sabre, et une lance de bambou pour armes. Jamais on ne les voit se battre de pied ferme. Leur science militaire se réduit à se cacher pour se surprendre. Dès qu'ils ont aperçu l'ennemi, ils tirent sur lui et prennent aussitôt la fuite, laissant derrière eux des pieux pointus plantés en terre pour éviter d'être poursuivis. La plupart d'entre eux se contentent d'une patate par jour, ce qui leur donne une grande facilité pour continuer ou pour renouveler leurs guerres.

Combien tout est changé dans les parties de l'île que les Malais, que les Javanais ont plus ou moins anciennement asservies, et principalement dans le Ménangcabo ! C'était, suivant la tradition, le siège d'un empire qui donnait originellement des lois à tout Sumatra. Des révolutions, dont les détails ne sont pas venus jusqu'à nous, en détachèrent successivement plusieurs provinces. Les démembrements, déjà fort considérables au quinzième siècle, se sont multipliés depuis cette

époque. Cependant aucun des nouveaux souverains n'a jamais disputé une sorte de suzeraineté à l'ancien maître. Plusieurs même lui envoient quelquefois un léger tribut, mais en témoignage de leur vénération, et non comme un aveu de leur dépendance.

Cet état, autrefois si étendu, est maintenant réduit dans l'intérieur du pays à une plaine de cent milles de long, de soixante milles de large, généralement entourée de hautes montagnes. Les Malais, qui ne s'éloignaient jamais des côtes dans le grand Archipel qu'ils envahissaient, se portèrent en foule, dans le treizième ou quatorzième siècle, à Sumatra, dans l'intérieur des terres, vraisemblablement parce que l'ory était plus commun. Le mahométisme, qu'ils avaient reçu des Arabes, entra avec eux dans le Ménangcabo, et en devint bientôt la croyance unique. Si les contrées voisines, en l'adoptant, y mêlèrent d'autres fables, du moins conserve-t-il toute sa pureté dans la partie de l'île qui la première l'avait adopté. Aussi la plupart des ministres du coran vont-ils y faire leurs études ou y recevoir leur mission; aussi est-ce un lieu de pèlerinage pour un grand nombre de leurs sectateurs; aussi le prince qui la régit est-il regardé comme le chef de la religion; aussi ses parens, ses envoyés même sont-ils reçus partout avec des égards marqués.

A l'arrivée des Malais, un gouvernement presque patriarcal était le gouvernement de l'île en-

tière. Ils portèrent dans le premier établissement qu'ils y formèrent des lois féodales qui, avec le temps, s'étendirent à tous les lieux où ils acquirent de l'autorité.

Leur influence sur les mœurs ne fut pas moins marquée. Jusqu'alors l'indigène avait été doux, sobre, patient, hospitalier, réservé dans ses discours et dans ses actions, mais joueur, paresseux et chicaneur. Telle est du moins l'opinion qu'il en faut prendre dans les cantons écartés où ces conquérans n'ont pas pénétré. Aux lieux où ils ont eu des communications suivies, aux lieux où ils se sont rendus les maîtres, leurs vices se sont tous ou la plupart naturalisés. A Ménangcabo principalement, l'imitation a été si entière, qu'on en croirait tous les habitans, sans exception, sortis de la même tige. C'est un peuple généralement fier, ingrat, rusé, faux, indolent, opiniâtre, jaloux, féroce et vindicatif. Cependant il souffre les plus horribles tourmens avec la plus étonnante patience; il voit approcher la mort avec une résignation parfaite; espèce de stoïcisme que sa foi à la prédestination lui donne.

On parle différens jargons dans plusieurs provinces de Sumatra. La langue malaise est la seule usitée dans le Ménangcabo. On l'y écrit en caractères arabes, sur des écorces d'arbre, avec un fer pointu qui sert de style. Comme elle est très-douce, très-tendre, très-harmonieuse, elle se prête facilement au goût qui y est général pour les

chansons. Quelques commentaires du coran, quelques contes insipides, forment le reste de sa littérature. Jamais cet état n'eut des annales; il n'en aura vraisemblablement jamais.

Dans cet empire, les arts ont fait quelques pas de plus que les sciences. Les ouvrages de filigrane en or et en argent y sont portés à un degré de perfection remarquable. Quelques-unes de ses toiles sont recherchées même aux Indes. Le fer tiré de ses mines est passablement fondu, et son acier bien préparé. C'est de ses ateliers que sortent les armes blanches et les armes à feu dont se servent ses voisins. Ses canons sont d'un excellent calibre, et ils étaient déjà très-multipliés lorsque le pavillon portugais se montra pour la première fois dans ces mers lointaines.

A l'extrémité méridionale de l'île est le Lampoun, pays d'une assez grande étendue, à qui la nature a donné deux excellens ports sur le détroit de la Sonde, et dont un fleuve considérable, sorti d'un lac immense, arrose le centre. La contrée fut autrefois conquise par les monarques de Bantam, et resta long-temps sous leur domination. De Palembang, ville qu'ils avaient fondée ou beaucoup accrue, partaient les ordres qui devaient régir la province entière. L'exécution en était confiée aux chefs des différens cantons, dont on respectait l'investiture qu'ils avaient reçue. Des fers trop pesans furent à la fin rompus; et la puissance passa d'un prince étranger à un sultan par-

ticulier et héréditaire, que les circonstances firent depuis tomber sous le joug des Hollandais.

La partie montueuse du pays est la plus habitée. La population s'y porta vraisemblablement lorsque les côtes furent opprimées par un usurpateur avide, et elle n'y a pas reflué depuis, parce que des aventuriers sortis de Java les infestent trop souvent de leurs brigandages. L'avantage qu'un féroce voisin tire de ses armes à feu ne les a pas fait adopter par les naturels. Seulement aux instrumens de guerre anciennement connus ils ont ajouté une longue lance portée par trois guerriers, dont le premier dirige la pointe en se couvrant lui et ses compagnons d'un bouclier énorme.

C'est dans le Lampoun qu'on trouve les hommes les mieux faits, les plus belles femmes de Sumatra; et c'est là aussi que les mœurs sont singulièrement dépravées. Le commerce illégitime entre les deux sexes, si rare et si sévèrement puni dans le reste de l'île, y est ordinaire, et ne fait aucune sensation. Lorsque les preuves en sont trop publiques, on tâche d'unir les deux amans. Si le mariage n'a pas lieu, la fille continue à porter la tresse des cheveux et les bracelets, qui sont les marques de la virginité, et elle prend sa place comme vierge dans les assemblées.

Les fêtes sont plus multipliées, plus bruyantes, plus libres et plus mêlées d'étrangers à Lampoun que dans les autres parties de l'île. Souvent les lumières y sont éteintes pour ravir aux femmes ce

qu'elles peuvent avoir de bijoux en or ou en argent. Si la facilité que le voisinage de Java offre aux scélérats pour échapper à la punition n'a pas donné naissance à ce désordre, du moins contribue-t-il à le rendre plus commun, à le perpétuer.

Le coran a fait de grands progrès chez les Lampouns, mais sans les désabuser de leurs anciennes superstitions. Ils continuent en particulier à croire aux esprits des bois, et à couvrir d'offrandes les tombeaux de leurs ancêtres.

Le pays d'Achem occupe l'extrémité nord-ouest de l'île. Il ne s'enfonce guère que quarante ou cinquante milles dans l'intérieur des terres. Son étendue est un peu plus considérable sur la côte orientale, où se trouvent les villes de Pédic et de Pazay, autrefois célèbres, et un peu plus encore sur la côte occidentale, où ne furent jamais élevées que de faibles bourgades.

Ce royaume était très-florissant à la fin du quinzième siècle. Les navigateurs de l'Orient, depuis la mer Rouge jusqu'au Japon, en fréquentaient les ports, et y faisaient tous de nombreux échanges. Les Portugais qui, en 1509, abordèrent pour la première fois à Sumatra, furent les témoins de tant de prospérités, et, dans l'espoir de les partager, se fixèrent sur les frontières d'un état si riche. L'ambition de ces Européens, alors trop entreprenans, devint suspecte à un voisin qui avait beaucoup à perdre; et bientôt commencèrent entre les deux nations des hostilités qui continuèrent plus